

**Bucarest, aéroport de Baneasa.** Compte tenu de l'état de la flotte roumaine, il n'est pas mécontent de ne pas avoir du prendre l'avion. Lorsqu'il a appelé Gérard Lambert, retraité, domicilié 27 avenue Stefan Cel Mare à Iasi, il craignait que son interlocuteur lui raccroche au nez. Mais quand il a fait son petit numéro habituel pour expliquer le sens de sa démarche, Lambert s'est montré très coopératif. « *Ecoutez, je dois venir voir ma fille à Bucarest dans deux jours. Je prends l'avion. On peut se retrouver à Baneasa, si vous voulez ! Vous me servirez de taxi pour me conduire en ville* ».

L'Antonov 24 en provenance de Iasi vient de se poser. Réservé aux vols intérieurs, le petit aéroport de Baneasa n'est pas un endroit particulièrement gai. Aussi, il n'a pas l'intention de traîner. Dès que ce Lambert sera là, il l'emmènera en voiture et le déposera où il voudra en ville. Le trajet leur laissera tout le temps nécessaire pour discuter, d'autant qu'il n'attend rien de cette rencontre. Un retraité... Pas vraiment le profil qui peut l'intéresser. Mais il s'est engagé à accomplir sa mission consciencieusement. Ne rien laisser au hasard.

Lambert est un petit bonhomme plutôt vif, chauve, une paire de lunettes rondes. Assis à ses côtés, à l'arrière de la Dacia, c'est lui qui engage la conversation, après avoir donné au chauffeur l'adresse de sa fille, pas très loin du boulevard Dacia.

– Franchement, je ne pensais pas que vous alliez me retrouver ! Ça fait vingt ans, vous comprenez... Vingt ans que je me cache ici. Et croyez-moi, la Roumanie sous Ceausi, c'était pas facile tous les jours. En plus, à Iasi, vous imaginez !

Il n'imagine rien car il n'est jamais allé à Iasi, à la frontière moldave. Le bavardage de ce type le surprend beaucoup mais il se garde bien de poser une question. Il ne veut surtout pas l'empêcher de continuer à vider son sac. Lambert regarde défiler le paysage à l'entrée de Bucarest. Dans son costume marron délavé sans doute à force de fréquenter les impitoyables pressings Nufarul, avec son attaché case en simili cuir posé sur ses genoux, il a des airs de chef de bureau en vadrouille dans la capitale. Il marmonne en continuant de regarder à l'extérieur.

– Je veux rentrer en France, monsieur... Je n'en peux plus. C'est trop difficile ici. Je vois bien que vous êtes de la police, pas la peine de me raconter des histoires. Alors, je vais vous le dire, mais il faudra me promettre de laisser ma fille tranquille. Elle n'y est pour rien. Quand je suis venu me planquer dans ce pays, elle avait à peine cinq ans. J'ai du l'élever seul, monsieur... Maintenant, c'est une jeune femme. Elle a fait sa vie ici. Elle se débrouille bien. Il faudra lui foutre la paix. D'accord, monsieur ?

Il hésite à répondre. Cet entretien n'est évidemment pas celui qu'il avait préparé. Il ne contrôle manifestement pas la situation et cela l'inquiète. La Dacia remonte maintenant l'avenue des Aviateurs. Si le trafic continue à être fluide, ils seront arrivés dans dix minutes au plus tard.

– Monsieur Lambert, je ne peux rien vous promettre pour l'instant. Nous verrons bien en fonction de ce que vous me direz..

– Mais enfin, Monsieur, si vous m'avez retrouvé, c'est parce que vous savez que j'ai tué ma femme quand même ! Je ne suis pas idiot !

La Dacia noire est déjà dans la rue où habite la fille de son drôle de client. Alors, il sort un cigarillo de son étui et se penche vers le chauffeur. « A l'ambassade ! ». A ses côtés, Lambert, les yeux fixés sur un petit immeuble jaunâtre, affiche un triste sourire.